

CHARLES PETIT-DUTAILLIS  
*de l'Institut*

LE ROI JEAN  
ET SHAKESPEARE

*nrf*

GALLIMARD



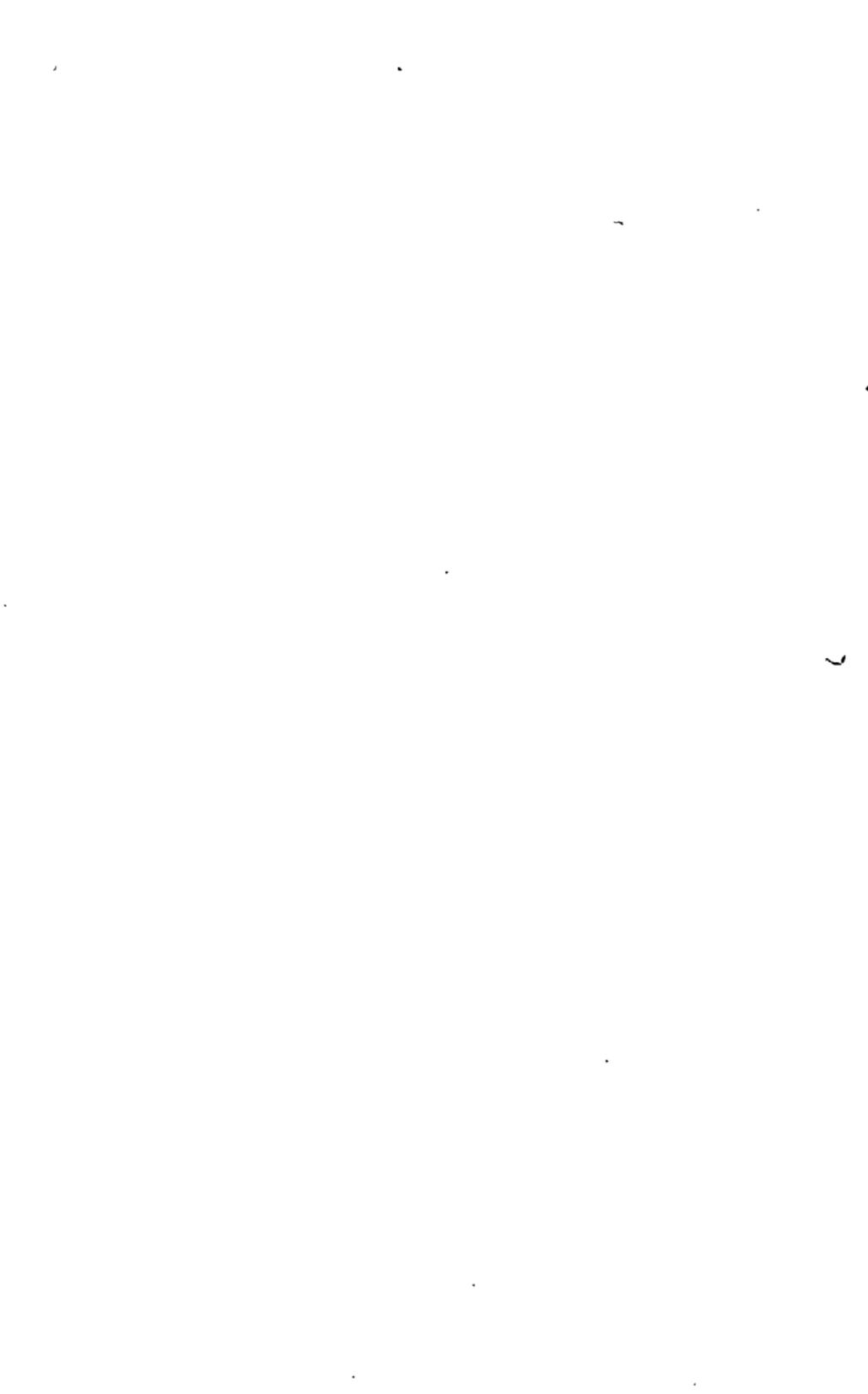






*Tous droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous les pays y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1944.*

*A la mémoire  
de ma fille Antoinette.*



# I

## JEAN SANS-TERRÉ

Shakespeare a produit sur le théâtre beaucoup de fous, d'obsédés, d'hallucinés, de possédés. Il vivait en un temps d'excitation, où les passions politiques et surtout les passions religieuses aboutissaient souvent au désordre mental et au crime. La riche création intellectuelle de la période élisabéthaine évoque devant nous une société trouble et chancelante, ébranlée dans sa structure par les transformations économiques, ébranlée dans sa discipline par les idées des humanistes et des réformateurs, — une société où les aspirations des nouveaux riches et le raffinement d'une aristocratie somptueuse avaient pour contre-partie la rudesse du marin qui avait franchi les Océans, la colère du trafi-

quant déconcerté dans sa routine, la sombre misère du prolétaire et du vagabond. Côte à côte s'épanouissaient une littérature précieuse et sucrée, et une littérature tumultueuse et violente. Le subit et prodigieux essor du théâtre, qui marque la fin du règne d'Elisabeth, correspondait à un besoin de spectacles où chacun voulait trouver son compte. Les seigneurs assis dans les loges réclamaient des marivaudages, des métaphores neuves, des pointes. Le parterre exigeait des scènes terribles, et ce goût de Grand Guignol correspondait aux habitudes d'existence du plus grand nombre. La vie de la rue était brutale et les spectacles d'horreur étaient fréquents. Il n'y avait pas de Londonien qui n'eût assisté à une pendaison, à une décapitation, à un supplice lent et barbare. Les dramaturges devaient renchérir. Et ainsi une mode de littérature cynique, moins innocente que les manies prétentieuses de l'euphuïsme, s'était créée dans ce milieu de jeunes auteurs, d'où émergent les noms de Marlowe, de Kyd, de Peele, de Greene ; ces piliers de tavernes, ces viveurs, qui sont presque tous morts vers la trentaine, épuisés, ou, comme Marlowe, assassinés, s'entraînaient à composer des tragédies frénétiques et à flatter les penchants les plus inhu-

mains du public. Et le public en effet répondait à leur invitation, remplissait les salles et les cours où se jouaient les drames les plus hideux. On y allait comme on allait au combat d'ours, pour entendre grogner un monstre et voir couler le sang. Ce n'était pas sans raison que périodiquement le lord-maire de Londres réclamait la fermeture d'une partie au moins des théâtres.

Cette persistance du vieux fond de bestialité qui se maintient dans l'homme et qui remontait alors à la surface, n'excluait point la croyance au surnaturel. Autant qu'au Moyen Age, on était alors imprégné d'une atmosphère de superstitions et de terreurs. L'imagination, aisément délirante, créait des fantômes sur la terre et des signes dans le ciel, et elle était entretenue dans ses divagations par les astrologues, les sorciers, les prophètes populaires. Nashe publia en 1594 un livre où il commentait les terreurs nocturnes et classait les apparitions ; c'était un joyeux sceptique, qui se moquait souvent de ses contemporains. Mais les contemporains ne riaient pas. Il y avait une loi qui punissait de mort l'évocation du diable. Il y avait donc des gens qui l'appelaient. En 1599, deux Puritains, Deacon et Walter, firent paraître un sa-

vant traité, *Dialogical Discourses of Spirits and Devils*, pour mettre fin une bonne fois, par une doctrine assurée, aux controverses inutiles sur l'essence et les opérations des esprits et des diables. Si un enfant était malade et languissait, il arrivait souvent qu'on mît en accusation la sorcière du voisinage ; et elle courait le risque d'être pendue. Rien d'étonnant que les mystiques perdissent la tête. En 1591, trois puritains, Hacket, Arthington et Coppinger, se mirent à parcourir la Cité en criant : « Angleterre, repens-toi ! » Hacket ayant prêché, comme représentant du Christ sur la terre et « roi de l'Europe », que la reine d'Angleterre devait être privée de sa couronne, fut pendu, aux hurlements d'une foule qui criait au bourreau de se presser ; il se trouva seulement quelques personnes pour dire que c'était un fou, à enfermer.

Les faits divers des dernières années du règne d'Elisabeth — (ils ont été recueillis par un érudit, G. B. Harrison, sous le titre d'*Elizabethan Journal*) — fournissent l'image d'une Angleterre échauffée, apoplectique, sujette à l'hallucination, peu saine en somme, malgré sa force musculaire et son énergie.

Shakespeare a pu voir ainsi autour de lui beaucoup de déments et de candidats à la dé-

---

mence, et il s'est intéressé à leur cas. Il a été à sa manière un neurologiste. On a pu dire que l'auteur du *Roi Lear* a introduit dans ses tragédies des observations psychiâtriques dont la vérité clinique n'a pas vieilli.

Parmi les fous et les demi-fous que Shakespeare a amenés sur la scène, il aurait pu insérer Jean sans-Terre. Il ne l'a pas fait. On a dit que son roi Jean tourne sur un pivot, montre d'abord la face d'un héros, puis celle d'un pleutre. Ce n'est pas tout à fait cela. Le poète a fait du roi Jean un homme d'État comme il y en a eu beaucoup, un politicien sachant discerner les besoins et les aspirations de son peuple, débiter des discours grandiloquents et faire des menaces tonitruantes, mais incapable dans l'exécution et facile à décourager ; sans scrupule d'ailleurs et prêt au crime, mais à condition de n'en être point l'auteur avoué.

Or Jean sans-Terre n'est pas à classer dans cette vaste catégorie de politiciens intelligents et incapables d'agir et si Shakespeare avait eu une culture historique et avait connu les documents du treizième siècle, il aurait saisi cette occasion nouvelle d'étudier le mystère des déformations mentales. Mais il a puisé toute sa science sur le règne de Jean dans une tragédie

antérieure, qu'il a seulement remaniée, et dont l'auteur s'était surtout préoccupé de procurer à Jean sans-Terre une sorte de réhabilitation. Sauf de brèves allusions aux fureurs démentes de Jean, les auteurs élisabéthains ne nous ont pas présenté en lui un demi-fou. Or il l'était.

Il était, en effet, atteint d'une tare que, pour ma part, je vois inscrite dans ses actes au cours de sa vie, et que les psychiâtres modernes ont étudiée et définie : la psychose périodique. Il est étonnant que les historiens du xix<sup>e</sup> et du xx<sup>e</sup> siècle aient pu s'y méprendre et n'aient pas été éclairés par les appréciations des chroniqueurs et les faits eux-mêmes, notamment les circonstances du meurtre d'Arthur. Il est vrai que les historiens négligent la psychiâtrie et laissent aux médecins, souvent bien inexpérimentés en matière de critique des textes, le soin de parler des cas mystérieux du passé ; c'est un tort. Eux qui aiment tant tracer des « portraits » ne devraient pas négliger les traits inquiétants qu'offrent certains de leurs modèles, et qui expliquent beaucoup de choses.

Le règne de Jean, à y bien réfléchir, est une des plus étranges périodes de l'histoire d'Angleterre. Son père, Henri II Plantagenet, avait

été un des plus grands rois de l'Occident, par son intelligente activité et par des circonstances qui lui avaient donné un immense empire. Il était roi d'Angleterre, seigneur héréditaire d'Irlande, suzerain de l'Ecosse et du Pays de Galles, duc de Normandie, comte d'Anjou, de Touraine et du Maine, duc d'Aquitaine, maître de la Bretagne, qu'il donna à son fils Geoffroi. Jean, son cinquième fils, qui monta sur le trône en 1199, paraissait assuré d'être un prince puissant et d'exercer, comme ses prédécesseurs, l'hégémonie en Occident. Son frère, le roi Richard Cœur-de-Lion, glorieux et redouté, avait régné sans contestation sur des terres qui s'étendaient jusqu'aux Pyrénées. A cette date, le Saint-Empire romain était affaibli. Philippe Auguste, malgré sa grande valeur personnelle, avait été, faute de ressources, incapable de continuer la lutte contre Richard ; abandonné, traqué, il s'était trouvé fort heureux d'obtenir une trêve. L'Angleterre et la Normandie étaient bien gouvernées, par des ministres expérimentés et une bureaucratie fidèle ; le Poitou et la Guyenne, plus incommodes, respectaient la « tremenda majestas » des Plantagenets. Aucune royauté en Europe n'était aussi forte, aussi bien servie, munie d'organes administratifs aussi perfec-

tionnés, aucune n'était aussi riche, aucune n'était plus proche des royautés modernes. Or, en quinze ans, Jean perdit tout. Philippe Auguste lui prit la Normandie, les provinces de la Loire, une partie du Poitou, et le reste des possessions anglaises en France fut livré à l'anarchie féodale. Le royaume d'Angleterre devint tributaire du Saint Siège ; l'Eglise et les barons anglais obtinrent une charte qui limitait les pouvoirs du roi en restaurant les libertés canoniques, la justice féodale et la coutume ancienne ; enfin un prétendant étranger envahit l'Angleterre, et Jean mourut misérablement. L'œuvre des grands rois angevins s'était écroulée.

Le cas psychologique de Jean sans-Terre, qui seul peut expliquer cet effondrement, n'a pas fait briller l'ingéniosité des historiens. Ils se sont crus quittes, envers sa scandaleuse mémoire, en lui témoignant leur indignation de sa conduite. Ils l'ont qualifié de méchant, cruel, cynique, abject, etc. Mais en même temps ils l'ont reconnu intelligent, perspicace, profond dans ses vues, ils lui ont attribué du coup d'œil, de la hardiesse, un véritable génie militaire, et un de ses derniers biographes, allant vraiment bien loin, a même trouvé qu'il ne se laissait point emporter par la passion,

qu'il avait du sang-froid et de la réflexion ; de sorte qu'il est tout à fait impossible de comprendre comment cet homme si bien doué a tout compromis et tout gâché, car les défauts qu'à juste titre on met à son compte n'ont jamais empêché un homme politique intelligent et habile de réussir.

Interrogeons les textes contemporains et les faits. Nous y trouverons l'explication à laquelle on n'a point songé. Aussi bien ce regard sur la vie de Jean donnera-t-il au lecteur qui en aurait oublié les détails le moyen de mieux mesurer le degré de déformation historique atteint par le drame shakespearien.

Les hérédités de Jean sans-Terre étaient lourdes. Je ne parle point de ses ascendants directs, Henri II et Aliénor d'Aquitaine : Henri II, je l'ai dit, a été un des plus grands rois du Moyen Age, encore qu'il faille noter sa prodigieuse agitation et sa nervosité, qui rappellent celles de notre Louis XI ; Aliénor n'était pas un parangon de vertu et a pu donner à son fils des leçons de cynisme, mais elle avait un sens politique très ferme. Remontons la série des ancêtres. Nous y trouvons l'instable « empress » Mathilde, mère de Henri II, qui ne sut pas conserver l'héritage de son père Henri I<sup>er</sup>, et fut répudiée par son mari Geoffroi

Plantegenet ; puis le grand-père de Geoffroi Plantegenet, Foulque IV le Réchin (le Hargneux), comte d'Anjou. Celui-ci mena une vie infâme, dans la débauche et le brigandage. « C'est un nouveau Néron », écrivait au Pape l'archevêque de Tours. Il détroussait les marchands et épargnait les voleurs pour partager avec eux. Il garda en prison son frère Geoffroi le Barbu, qui y devint fou. Il laissa sa femme Bertrade de Montfort devenir la maîtresse de Philippe I<sup>er</sup>, et se réconcilia avec le roi de France au cours d'un bon dîner. Son règne offre de curieuses ressemblances avec celui de Jean. Les séditions de barons furent fréquentes : tantôt il les réprimait avec énergie, tantôt, pris d'un accès de torpeur, il les subissait sans réagir. Son conflit avec l'archevêque de Tours présenta les mêmes phases que le conflit de Jean avec Etienne Langton ; il expulsa l'archevêque ; puis, devant les menaces du pape, il céda. On peut terminer cette revue d'ancêtres en rappelant que le grand-père de Foulque le Réchin fut Foulque Nerra, un des plus sanguinaires tyrans féodaux du xi<sup>e</sup> siècle, un homme terrible, un demi-fou, qui oscilla entre le crime et le repentir bruyant. On a de lui une chartre où, à la suite d'un massacre, il implorait l'intercession de la Vierge. Lors-

que la peur de l'enfer l'obsédait, il partait en croisade : il alla trois fois en Terre Sainte.

Jean était né le 25 décembre 1167, et mourut le 19 octobre 1216, à l'âge de quarante-huit ans. C'était un petit homme trapu, qui eut de bonne heure les cheveux tout blancs. Il était le dernier de huit enfants. Entre ses frères, morts tous jeunes, Geoffroi de Bretagne, maître fourbe, beau parleur, seul lui ressemblait. Henri le Jeune et Richard étaient de vigoureux gaillards, des guerriers. Ce fut à Geoffroi que Henri II confia l'éducation chevaleresque de Jean, en 1184. L'année suivante, ayant pour son plus jeune fils une tendresse aveugle, il lui donna le titre de seigneur d'Irlande et le soin d'achever la conquête de l'île, très différente de l'Angleterre par sa population, ses institutions, ses mœurs. Jean et sa suite irritèrent tout de suite les petits rois d'Irlande ; ses compagnons se moquaient d'eux et leur tiraient la barbe. Jean, fantaisiste, instable, débauché, ne se douta pas de l'orage qui s'amoncelait. Il ne payait pas ses soldats, qui se débandèrent, et un soulèvement général l'obligea à un retour précipité. Le commencement de sa vie politique fut un échec complet. Il la continua en conspirant contre son père, qui mourut désespéré de cette félonie,





## Extrait du catalogue

**ESSAIS, CRITIQUE, LITTÉRATURE****ALAIN**

Les Idées et les Ages  
Propos sur le Bonheur  
Sentiments, Passions et Signes  
Les saisons de l'Esprit  
Avec Balzac  
Mars ou la Guerre jugée  
Convulsions de la Force  
Echec de la Force  
Esquisses de l'Homme  
Entretiens au bord de la mer  
Les Dieux  
Éléments de Philosophie  
Vigiles de l'Esprit

**MARCEL ARLAND**

La Route obscure  
Ou le cœur se partage  
Essais critiques  
Nouveaux essais critiques

**MAURICE BLANCHOT**

Faux Pas

**JOË BOUSQUET**

Traduit du silence

**PAUL CLAUDEL**

Positions et Propositions, I et II  
L'oiseau noir dans le soleil levant  
Conversations dans le Loir-et-Cher  
Figures et Paraboles  
Les Aventures de Sophie  
Un poète regarde la Croix  
L'Épée et le Miroir  
Seigneur, apprenez-nous à prier

**JEAN GIRAUDOUX**

Les 7 peches capitaux (l'Orgueil)  
Pleins Pouvoirs

**JEAN GRENIER**

Les Iles  
Essai sur l'Esprit d'Orthodoxie  
Inspirations méditerranéennes

**JACQUES DE LACRETELLE**

Lettres espagnoles

Aperté

Les 7 péchés capitaux (la Colère)

Les Aveux étudiés

L'Écrivain public

Discours de réception à l'Ac. Fr. IV

**VALÉRY LARBAUD**

Ce Vice Impuni, la Lecture

(Domaine anglais)

Ce Vice Impuni, la Lecture

(Domaine français)

Jaune, Bleu, Blanc

Allen

Technique

**MAXIME LEROY**

La Pensée de Sainte-Beuve

La Politique de Sainte-Beuve

**THIERRY MAULNIER**

La Crise est dans l'Homme  
Nietzsche  
Racine  
Mythes Socialistes  
Au delà du Nationalisme  
Introduction à la Poésie française  
Lecture de Phèdre

**HENRI MONDOR**

Hommes de Qualité  
L'amitié de Verlaine et Mallarmé  
Vie de Mallarmé  
Mallarmé plus intime

**JEAN PAULHAN**

Les Fleurs de Tarbes

**CHARLES PÉGUY**

Notre Patrie  
Notre Jeunesse  
Victor Marie, comte Hugo  
Clio  
Note conjointe sur M. Descartes  
L'Argent  
Un nouveau Théologien  
De Jean Coste  
Situations

**MARCEL PROUST**

Les Plaisirs et les Jours  
Pastiches et Mélanges  
Chroniques

**ROLLAND DE RENÉVILLE**

L'Expérience poétique

Univers de la parole

**JACQUES RIVIERE**

Études.

A la Trace de Dieu

De la Sincérité envers soi-même

**JEAN SCHLUMBERGER**

Dialogues avec le corps endormi

Sur les Frontières religieuses

Plaisir à Corneille

Essais et Dialogues

**ALBERT THIBAUDET**

La Poésie de Stéphane Mallarmé

Les Idées de Charles Maurras

La Vie de Maurice Barrès

Gustave Flaubert

Réflexions sur le Roman

Réflex. IV sur la Littérature, I et II

Réflexions sur la Critique

Panurge à la Guerre

**PAUL VALÉRY**

Variété, I, II, III, IV, et V

Monsieur Teste

L'Idée Fixe

Dégas, Danse, Dessin

Mélange

Tel Quel, I et II

Mauvaises pensées et autres